

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 15,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, e chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 5 Juin 1864.

NOUVELLES LOCALES.

S. A. S. le Prince Charles III est arrivé à Paris le 28 mai, après avoir passé deux jours à Fontainebleau.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco du 1^{er} au 31 mai 1864 est de 2491.

Les correspondances, envoyées de Paris aux journaux des départements français, nous apprennent que, vers la fin du mois de mai, la température des environs de la capitale était extrêmement froide. Il a gelé sur plusieurs points et, en quelques endroits, certaines récoltes sont fortement compromises. Cet état atmosphérique paraît si extraordinaire aux gens qui habitent notre pays, qu'on n'ose pas ajouter foi au récit des journaux. Le mois de mai jouit d'habitude d'une température si tiède, si douce, qu'il n'est guère possible d'admettre, à Monaco surtout, que ce mois ait failli à ce point à son antique renommée. Nous sommes, en effet, au milieu des parfums; l'oranger en fleur rayonne de toutes parts sa suave odeur.

Heureux pays ! qui ne connaît jamais ni les rigueurs ni l'inconstance du temps.

Depuis quelque temps les montagnes qui s'élèvent au-dessus de nos têtes se couvraient de nuages. Chaque matin et chaque soir, on se disait aussi: il va pleuvoir enfin ! Et cette longue sécheresse, qui stérilise les campagnes et dessèche les citernes, va disparaître noyée sous les flots d'une abondante pluie. Mais toutes ces prédictions et toutes ces espérances s'évanouissaient comme des rêves. Des brises de mer survenaient et les nuages s'enfuyaient. La pluie se trouvait de la sorte ajournée. Cependant ces nuages ne pouvaient éternellement se jouer de nous et, nés sur nos côtes, aller sans cesse porter dans d'autres contrées leurs ondées bienfaisantes. Jeudi donc, mettant un terme à leur humeur vagabonde, ils se sont décidés à restituer à nos campagnes ce qu'ils avaient pris à nos mers et, cinq heures durant, il est tombé une de ces bonnes pluies qui rendent à la terre sa fraîcheur et sa fécondité.

La cueillette des citrons se continue tous les mois dans des conditions toujours avantageuses. Le fruit est resté en bon état et les prix se maintiennent aux taux les plus élevés de l'année. Ils valent toujours 40 fr. le mille.

Les personnes, qui ont résisté aux offres qui furent faites dans les premiers temps de la vente et qui ont gardé leur récolte jusqu'à ces derniers temps, se trouveront avoir réalisé des bénéfices considérables.

Dans un article sur *les villes d'hiver dans le Midi*, le *Siècle* consacre les lignes suivantes à Monaco:

Dans le port de Nice, un gentil bateau à vapeur attend, sous pavillon français, sa coque blanche rechampie d'or. La Manche a les paquebots noirs, la Méditerranée a les blancs: aux pays lumineux les couleurs lumineuses. Ici le jour, là bas les ténèbres en plein jour. Ici joie pleine de vivre, là-bas fatigue et difficultés. Le Midi est le vrai lieu d'habitation.

Cette barque de plaisance mène en une heure à Monaco. Par terre, c'est quatre heures: mais c'est sublime. Monaco est un rocher formant presqu'île, haut de trois cents pieds sur la mer. La Tête-de-Chien, énorme caprice montueux, le surmonte. Tout compris, le rocher de Monaco mesure un kilomètre, et, vue de la Corniche, cette merveilleuse route en l'air, la principauté, palais, cathédrale, ville et le reste, ressemble à un madrépore. Des Grecs trouvèrent ce madrépore joli et s'y colonisèrent, quand d'autres fondaient Marseille.

Monaco est aux Grimaldi depuis le dixième siècle, mille ans tout à l'heure ! C'est de vieille noblesse, comme vous voyez. Un délicieux nid s'il en fut. Pourquoi se risquer sur l'eau ! L'Afrique est ici, elle s'appelle la Condamine; les agaves, les cactus, les citronniers y poussent comme en Algérie; les géraniums en buissons, les lauriers roses aussi hauts que des chênes. Dans la baie, des bains adorables. A l'autre coin, la maison de jeu, et des perrons splendides pour descendre en mer parmi les orangers. Toujours chaud. Juin en février, disent les affiches. Il y gelait pourtant le 20 janvier, accident sans précédent. Le lendemain 21, à Menton, qui est un peu plus loin, on se baignait, à huit heures et demie du matin, sous les fenêtres de l'hôtel d'Angleterre. A Dieppe, les matinées de juillet n'ont pas toujours ces douceurs-là. AUGUSTE LUCHET.

M^{me} Emmeline Raymond poursuit avec un courage infatigable le cours de ses excellentes publications. Non contente de répandre au moyen de son journal dans ces nouvelles, que l'on écrit au courant de la main, les conseils les plus salutaires et les plus propres à former l'esprit et le cœur des jeunes personnes, elle consacre encore ses veilles à de longues et laborieuses compositions.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler du *Journal d'une jeune fille pauvre* qu'elle a publié l'été passé. Nos lecteurs se souviennent des termes dans lesquels nous l'avons accueilli. Cependant le bien que nous en avons dit était loin de celui que nous aurions

pu en dire. Quand il s'agit d'une femme, qui voue son talent au rude labeur de l'écrivain dans le but unique d'apprendre à aimer la vertu et à la mettre en pratique, on n'a jamais rempli sa tâche qu'à moitié, même en lui donnant les plus grands éloges. Il y a tant d'attraits dans la manière dont elle expose les exemples qu'elle recommande, il y a tant de charme dans les exhortations qu'elle adresse et tant de persuasion dans sa voix que l'on peut être sûr que les résultats, qu'elle obtient, dépassent toujours le but qu'elle se propose. La femme est infiniment plus apte que l'homme à donner de bons conseils. Sa nature aimante et expansive lui assure un ascendant irrésistible sur les esprits et sur les cœurs, que sa perspicacité native la met à même de comprendre et d'éclairer dans toute leur profondeur. Nous ne voulons pas dire cependant que sa qualité de femme soit ce qui détermine d'une manière unique l'influence qu'elle exerce; ce serait commettre une erreur et une offense en même temps. Son talent ne reste pas étranger à l'autorité qu'elle acquiert. Mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne devient une cause vraiment déterminante d'influence chez la femme que parce qu'il procède autant de son cœur que de son esprit. Dans notre société, il répugne à tout le monde, et nous partageons la répugnance commune, de considérer une femme comme un être purement savant. La science a par son essence quelque chose de trop sec et de trop abstrait pour former d'une manière exclusive l'apanage de la femme. Si elle la possède, il faut qu'elle sache l'accommoder avec l'état de sa nature, et lui donner cette forme agréable et féconde que doit revêtir tout ce qui émane d'elle. C'est ce que fait M^{me} Emmeline Raymond.

Cet écrivain n'affiche dans ses allures aucune prétention qui dénote des aspirations étrangères à son but et à son sexe. Elle écrit beaucoup mieux qu'une foule d'hommes, qui ont la prétention de bien écrire. Mais on trouverait difficilement dans ses ouvrages une phrase ou une idée pouvant faire soupçonner qu'elle se considère comme une femme déclassée et qu'elle souffre d'avoir été ou d'être encore méconnue. L'amour de la gloire vaniteuse n'est pas dans son cœur. Appréciant avec un sens d'une délicatesse et d'une justesse infiniment rares la portée du but qu'elle poursuit, elle borne son ambition à n'utiliser que les moyens qui lui sont nécessaires pour l'atteindre; et elle s'estime infiniment plus heureuse après avoir fait un peu de bien qu'après avoir fait beaucoup de bruit.

Le dernier ouvrage qu'elle vient de publier, ayant

pour titre : *Histoire d'une famille* et *Mélanges*, ne le cède en rien à ses précédents écrits. La forme en est si simple et si dépourvue d'ornements inutiles que l'on croirait de prime abord que ce qu'elle dit est ou plein de naïveté ou dépourvu d'intérêt. Mais en prêtant quelque attention à ce qu'on lit, on s'aperçoit bientôt que sous des dehors modestes se cachent les pensées les plus fines, les plus sérieuses et souvent les plus élevées.

Cependant, tout habile qu'elle est à écrire un livre en forme de lettres, nous ne pouvons nous empêcher de dire à M^{me} Emmeline Raymond que nous la verrions avec plaisir entreprendre un ouvrage à sujet continu. Son talent se prêterait volontiers à la forme de longue haleine et ses lecteurs ne perdraient rien à être obligés de contraindre un peu leur esprit pour suivre le développement de ses pensées.

A. CHAMBOX.

BULLETIN DU LITTORAL.

La mer a été très agitée toute cette semaine sur le littoral méditerranéen, sans qu'il fit néanmoins beaucoup de vent; ce qui porterait à croire qu'au large il a du régner, pendant plusieurs jours, quelque violente tempête. Nous ne tarderons pas à avoir des nouvelles de la haute mer. Dieu veuille que nous n'ayons à apprendre ni à déplorer aucun sinistre.

Les journaux de Marseille consacrent une grande partie de leur chronique locale au récit des fêtes religieuses qui ont eu lieu durant l'octave du Saint-Sacrement et au programme de celles qui seront célébrées aujourd'hui. Nous donnerons, dimanche prochain, le compte-rendu de ces dernières dont on a dit par avance des choses si merveilleuses.

Le *Mémorial d'Aix* nous a appris que les travaux du canal du Verdon seront commencés dans quelques jours. Le public, intéressé à la création de cette nouvelle voie de communication, se réjouit de l'empressement que les entrepreneurs apportent à mettre la main à l'œuvre. On pense généralement que ce canal, objet de tant de vœux, sera terminé avant cinq ans, délai fixé par les conventions.

Si à Paris et dans ses environs, comme nous le disons plus haut, le mois de mai a marqué son passage par une température froide et désastreuse, dans le département de l'Hérault, les choses se sont accomplies tout autrement. Au dire d'un journal, il a régné dans ces contrées pendant ce même mois une température africaine. Les chaleurs en seraient venues au point de surexciter partout la végétation des plantes exotiques. Il paraît qu'à Pézenas les agaves lancent vers le ciel leurs *candelabres fleuris*. Que n'est-on pas appelé à voir aussi à Pézenas!

A. CHAMBOX.

On lit dans le *Journal de Nice* :

Après avoir, plusieurs jours, erré de crête en crête sans vouloir se fixer, l'orage a enfin violemment éclaté hier sur notre littoral, et, avec une intensité plus grande encore dans les vallées supérieures du bassin de Nice. Le Paillon est arrivé vers 5 heures, roulant des vagues impétueuses, et remplissant son lit, depuis longtemps, à peu près à sec. Cette crue était annoncée depuis le matin par une pluie incessante. Aussi, dans l'attente certaine de l'invasion des eaux, avait-on pris les précautions commandées par la prudence.

Les entrepreneurs du quai Masséna, fortement éprouvés en automne dernier, ayant hâtivement mis tout leur matériel volant à l'abri, n'ont eu aucun accident à déplorer sur leur chantier. Pas le moindre affouillement ne s'est manifesté le long du nouvel endiguement; et les nombreux curieux qui s'étaient portés sur la plage et sur les quais, pour assister à la lutte des flots de la mer

avec les vagues du Paillon, ont remarqué, qu'au grand tournant du mur, les courants étaient fort modérés et nullement menaçants, malgré la puissance du remous qu'une mer furieuse imprimait aux eaux impétueuses du torrent.

Les ateliers de construction du pont Napoléon III ont eu à souffrir; au point où en sont les travaux, il ne pouvait en être autrement. Un petit pont de service qui donnait communication aux ouvriers d'un bout à l'autre du chantier a été coupé près de la culée droite et emporté. Un assez grand nombre de pièces de charpente ont été entraînées jusqu'à la mer; les fouilles de la pile de droite qui étaient terminées, et que l'on était sur le point de remplir de béton se trouveront, probablement, en partie comblées.

En somme les dommages occasionnés par cette irruption intempestive du Paillon, ne sont, heureusement pas considérables. En les évaluant approximativement à une perte de deux mille francs, nous sommes vraisemblablement bien près de la vérité. La pire chose est le temps d'arrêt que les travaux, si activement poursuivis, vont être forcés de subir pour la réorganisation des ateliers, la reprise des fouilles, etc., etc. Il est à craindre que cette élégante construction ne puisse être prête, pour une inauguration, le jour de la fête nationale du 15 août.

Il ne faut cependant désespérer de rien.

Aujourd'hui, le calme est revenu; le Paillon écoule doucement ses eaux jaunâtres à la mer, qui lui résiste cependant encore; les chantiers se sont repeuplés; les épaves sont repêchées; la campagne a un aspect superbe, et une fraîcheur charmante a succédé à une atmosphère chargée d'électricité.

A. ALZIARY DE ROQUEFORT.

Les nouvelles que nous apportent les journaux du département du Gard sur l'état des vers à soie sont des plus affligeantes. Au dire de l'*Aigle des Cévennes* les espérances d'une meilleure récolte de cocons que celle de l'année dernière ne se sont pas réalisées.

Ces espérances étaient basées sur la marche vraiment satisfaisante des chambrées jusqu'à la sortie de la quatrième mue.

La période de la *montée* a été signalée par de désastreux résultats dans le plus grand nombre des magnaneries.

C'est un spectacle triste qui navre le cœur, que la situation des malheureux agriculteurs devant la déception qui frappe tout-à-coup de stérilité leurs fatigues de jour et de nuit, leurs anxiétés, leurs sueurs, leurs sacrifices sans nombre.

La situation de ces contrées séricicoles devient une calamité publique, et elle mérite de fixer l'attention la plus sérieuse du gouvernement. Cette industrie, qui était, depuis Henri IV, une des gloires de ce pays, est menacée d'une décadence complète.

La ville de Nîmes vient de perdre une de ses illustrations. Reboul est mort dimanche dernier après une longue et douloureuse maladie. Le poète boulangier dont l'inspiration originale et puissante, comme dit une correspondance de Nîmes, a marqué de sa forte empreinte l'œuvre littéraire de ce siècle, était né en janvier 1796. Il n'était âgé par conséquent que de soixante-huit ans.

Ses obsèques ont eu lieu lundi à huit heures et demie du matin. Ainsi qu'on devait s'y attendre, la ville entière a saisi avec un religieux empressement cette suprême et douloureuse occasion de manifester une dernière fois le culte passionné qu'elle a constamment professé pour l'homme illustre qui faisait son légitime orgueil.

Comme aux jours des plus grandes solennités publiques, le travail avait cessé dans la cité. Toutes les classes de citoyens s'étaient spontanément confondues pour escorter les restes vénérés de celui qui vient d'entrer dans l'immortalité de la gloire. Le souvenir de cette imposante manifestation populaire se perpétuera dans les annales de la ville, car Nîmes a rarement offert un spectacle plus grandiose et plus émouvant.

Bien avant l'heure où devait commencer la funèbre cérémonie, une foule immense entourait les abords de l'humble maison qui a vu naître et mourir le poète dont la religion s'honore, et qu'il ne contrista jamais par ces défaillances morales qui obscurcissent la con-

science et déparent le plus souvent les plus beaux génies.

Il était près de neuf heures quand le convoi a quitté la maison mortuaire et s'est lentement dirigé vers l'église Saint-Paul, paroisse de l'illustre défunt. Un nombreux clergé présidait à ces solennelles funérailles, où assistaient toutes les corporations religieuses de la ville, ainsi que les élèves du lycée, de l'Assomption et du Grand-Pensionnat.

Le premier drap d'honneur était porté par M. Paradan, maire de Nîmes; M. de Labaume, premier président de la cour impériale; M. Teulon, premier président honoraire, et M. de Surville. Les coins des autres draps étaient tenus par MM. Alphonse Boyer, avocat; Adolphe Blanchard: le marquis de Vallongue, Eugène Magne, Germer-Durand, Auguste Pelet, inspecteur des monuments historiques; Bousquet, président de l'Académie du Gard; Deloche, inspecteur d'Académie; Numa Brunel, Théodore Boyer, de Gorsse, et Octave de Viviers: ces quatre derniers représentant la Société de Saint-Vincent de Paul, dont Jean Reboul était membre.

En tête du cortège marchaient M. le Baron Dulimbert, préfet du Gard; Joret des Closières, secrétaire général de la préfecture; vicomte de Matharel, receveur général du département; Paul, procureur général; Aurès, ingénieur en chef des ponts et chaussées; les magistrats de la cour et des tribunaux, les conseillers de préfecture, le corps municipal, les membres de l'Académie du Gard et la commission des beaux-arts, les employés supérieurs de toutes les administrations civiles, les officiers de la garnison, et tout ce que Nîmes compte de distingué dans le commerce et l'industrie.

Le deuil était conduit par un des neveux du défunt, accompagné de M. Virgile Dèmiens, ancien collègue de Jean Reboul à la Constituante de 1848.

Nous trouvons dans le *Messenger du Midi* la lettre suivante, en date de Rome, qui rend compte de la procession du Saint-Sacrement et qui donne des détails sur la santé du Saint-Père.

Le Saint-Père a pris part, comme on l'avait annoncé d'avance, à la procession de la Fête-Dieu. Il n'a pas dit la messe, suivant la coutume, dans la chapelle Sixtine; elle a été célébrée par le cardinal doyen du Sacré-Colège, et, immédiatement après, le Saint-Père est monté sur le *talamo*, pour porter, dans la procession, le Saint-Sacrement. En montant sur ce siège portatif, le Saint-Père, ému, a prononcé une invocation pour demander l'assistance divine, et, prenant dans ses mains l'ostensoir, il s'est mis à pleurer.

Le canon du fort St-Ange a annoncé que le St-Père s'était mis en procession et la foule des fidèles a montré une grande satisfaction. Pie IX était suivi par son médecin et son chirurgien et par une chaise à porteurs; on avait pris cette précaution pour le cas où il n'aurait pu résister à la fatigue; mais tout s'est bien passé, et il a même pu monter librement les gradins du grand autel de la basilique et donner lui-même la bénédiction avec le Saint-Sacrement. Après la cérémonie, en déposant les habits pontificaux, il a dit aux cardinaux assistants qu'il n'avait nullement souffert, mais qu'il avait seulement ressenti du froid à la tête, qui était restée toujours découverte. Rentré dans ses appartements, le Pape a reçu l'ambassadeur de Portugal, qui s'était présenté dans l'antichambre pour demander des nouvelles de sa santé.

La procession a eu lieu, suivant la coutume, sous les portiques du Bernin et autour de la place du Vatican; les prélats, les cardinaux, le clergé séculier et régulier y ont pris part, ainsi que la garde noble et les troupes françaises et pontificales.

Il faut se tenir en garde contre les nouvelles que les journaux italiens donnent sur la maladie du Saint-Père. Un journal de Naples a osé même annoncer que le Pape était mourant et que les cardinaux avaient convoqué le conclave. On devrait savoir, au moins, que le Sacré-Colège n'entre en conclave que neuf jours après la mort du Pape.

Les cardinaux Villecourt et Pitra sont partis pour Marseille afin d'assister aux fêtes de Notre-Dame-de-la-Garde. Ils sont accompagnés par les prélats Fizzani, archevêque de Nisibi; Hormiez, évêque arménien; Frattini, promoteur de la foi à la Congrégation des rites; le père abbé Cesari, président général de l'ordre de Cîteaux, et le père Régis, procureur général des Trappistes près du Saint-Siège.

LETTRE PARISIENNE

Avez-vous vu les Japonais, dit-on en s'abordant. L'ambassade du taïcoun se prodigue assez pour que tout le monde puisse les voir. Mais vous savez que nulle ville n'est plus curieuse que la ville de Paris, et cet empressement du public parisien pour les étrangers me rappelle une piquante anecdote de notre histoire.

C'était sous Louis XV. Deux Français brûlaient depuis longtemps du désir de voir le roi à Versailles, dans un jour de réception et de cérémonie. Après avoir longtemps cherché, ils se dirent qu'il n'y avait qu'un moyen de pénétrer dans le palais sans obstacle, c'était de se déguiser en Orientaux, et d'entrer avec la foule des seigneurs.

Le grand jour arrivé, nos deux curieux, splendidement habillés d'un costume oriental, montent en carrosse et se présentent à la file des équipages. Les laquais s'inclinent devant ces personnages dorés sur tranche, et les huissiers de service les laissent, avec force salutations, passer au premier rang.

Le roi paraît et traverse l'éblouissante galerie. Arrivé près de nos deux Orientaux, Sa Majesté regarde les deux étrangers, et demande, en passant, quels sont ces deux nobles visiteurs.

Immédiatement, le grand-maître des cérémonies les fait interroger. Silence absolu. Les deux étrangers sont muets comme deux bornes. On appelle des interprètes, on les interroge tour à tour, en turc, en arménien, en indien. Rien; toujours le même silence.

Enfin, un huissier, impatienté, leur dit en colère :

— Ah ça, de quel diable de pays êtes-vous donc ?

— Nous sommes de Pontoise, répond aussitôt l'un d'eux.

— Et pourquoi ne le disiez-vous pas ?

— Vous ne nous l'avez pas demandé.

Le roi rit de bon cœur du tour joué par les deux plaisants. Il leur fit donner une sévère remontrance, et ordonna de les faire sortir du violon, où le zèle des hommes de cour les avait déjà déposés.

Les hommes et les choses de l'Orient ont toujours pour les populations de l'Occident un charme indéfinissable. Lamartine nous a dépeint ce prestige dans un beau vers :

C'est toujours le pays du soleil et des dieux !

L'exposition nous donne encore une preuve éclatante de l'invincible attraction qu'exerce sur nos esprits la civilisation orientale. Les types, les costumes, les monuments, le ciel, la terre, tout revêt une forme puissante, splendide, colorée, éminemment propre à faire ressortir les ressources de l'art.

Aussi les scènes orientales abondent-elles au salon. En voici quelques-unes :

Les Egyptiens de la XVIII^e dynastie, de M. Alma-Tadema, qui a obtenu une médaille. C'est un tableau fouillé, étudié, et qui fait en peinture l'effet de la momie de Théophile Gauthier dans la littérature. On a récompensé le travail archéologique et savant de M. Alma-Tadema. Mais ce n'est pas là de la bonne peinture. Ces Egyptiens font, à première vue, l'effet d'une scène des Iona-Oney et des Peaux-Rouges de l'Amérique.

L'Égypte a fourni le sujet d'une foule de tableaux.

M. Barry, de Marseille, a exposé deux épisodes du voyage du prince et de la princesse Napoléon : ce sont les *Ruines de Karnac*, et *Chouna*, deux toiles qui rendent la majestueuse beauté des ruines de Thèbe et des tableaux émouvants des cataractes du Nil.

Samson a toujours le privilège d'inspirer nos artistes. Je compte encore cette année plusieurs Samson et plusieurs Dalila. Le tableau de M. Baader, *Dalila après avoir livré Samson aux Philistins*, est, sans contredit, la meilleure de toutes ces toiles. L'expression de la tête est bien étudiée. Le remords contracté déjà les beaux traits de la femme coupable. L'attitude est bonne, le dessin est ferme et l'artiste appartient à l'école des peintres qui cherchent à unir heureusement les beautés du coloris et du dessin.

Le *Joseph emmené en captivité*, de M. Bellel, me permet de constater que l'influence de M. Horace Vernet se fait de plus en plus sentir dans la manière d'entendre le costume des Hébreux. Vous savez quelle était l'opinion du peintre de la prise de *la Smala*. Horace Vernet soutenait, et par la parole et par le pinceau, que l'habillement des Arabes de nos jours était l'habillement des Hébreux, thèse assez controversée et qui n'est nullement démontrée. Toutefois, l'autorité du maître se fait sentir, et les scènes prises dans l'histoire juive nous montrent les traces de son enseignement.

Horace Vernet avait une prédilection marquée pour cette race arabe qui semble se complaire dans une immobilité, éternelle comme le désert qu'elle habite. Il y a certainement de la grandeur et de la fierté dans ce type vivace et puissant qui dédaigne notre civilisation du haut de son histoire séculaire. L'Arabe est resté le véritable roi de l'Orient.

« Chers Arabes, disait un jour Horace Vernet en les comparant aux Turcs, vos puces sont certainement bien incommodes, mais je les préfère encore aux parfums de vos indignes ennemis. »

Mais de tous les tableaux faits pour nous peindre la vie orientale, celui qui a incontestablement le plus de succès, est le tableau de M. Gérôme, qui devait s'appeler, dit-on, la *Danse du ventre*, et qui prend tout simplement dans le livret le nom de l'*Almée*.

M. Gérôme est toujours le favori du salon, et je tiens à caractériser en peu de mots son talent. J'entends dire quelquefois que M. Gérôme est un grand peintre. C'est un peu trop dire. Couvert des lauriers conquis par la peinture du genre, M. Gérôme a eu, un jour, l'ambition de tenter la grande peinture, et il a fait le *Siècle d'Auguste*. Il a renoncé, heureusement pour lui, à manier les pinceaux des Ingres et des Delacroix.

Il est donc revenu à cet art brillant du genre qu'il possède si bien et dans lequel il débuta par un coup de maître : Le *Combat des coqs*. Toutes ses victoires, le *Duel après le bal*, *Phryné devant l'aréopage*, le *Roi Candaule*, et, cette année, l'*Almée*, doivent lui faire comprendre que sa voie est toute tracée, et qu'il ne lui reste qu'à perfectionner encore, si c'est possible, cette brillante palette qui ne lui donne que des succès.

Les traits distinctifs du talent de M. Gérôme consistent à choisir tout d'abord soigneusement son sujet. *Phryné*, le *Roi Candaule*, la *Mort de César*, l'*Almée*, montrent une certaine préoccupation de la recherche dans le choix du tableau. Un certain nombre de ses ouvrages antérieurs et le tableau de cette année nous prouvent aussi que le nu est un des attraits de la peinture de M. Gérôme. C'est une des tendances les plus accusées de l'art contemporain, et, avec les idées de réalisme qui courent les rues, c'est une des plus malheureuses.

Mais le sujet une fois donné, il faut reconnaître que M. Gérôme sait en tirer le meilleur parti possible avec une habileté incomparable. La mise en scène, la composition des groupes, la netteté et le charme du dessin, un coloris franc, mais délicat, le fini des détails, tout vient fondre, dans un merveilleux ensemble, la pensée qu'il veut traduire.

La gravure a déjà mis en vente son tableau de cette année. L'*Almée* représente une danseuse dont le ventre est nu et qui exécute des pas voluptueux devant un groupe d'Orientaux qui la contemplent. C'est, vous le voyez, une nouvelle édition de la *Phryné*, habillée à l'orientale. C'est un des grands succès de cette année.

On nous écrit de Paris :

Un député entrant, ces jours derniers, dans un salon politique, se vit immédiatement interpellé au sujet de la conférence.

— La conférence ? Je n'en sais rien, dit-il, et je n'en dis jamais rien.

— Pourquoi donc ?

— Parce que la conférence ressemble à la conférence ; quand une fois on en tient un bout et qu'on veut le suivre, on est bien sûr de ne jamais arriver à la fin.

J'imite ce caustique député, en m'appuyant sur les mêmes raisons que lui, bien que la conférence ait été l'alpha et l'oméga de toute conversation, cette semaine, au Corps législatif, dans les salons et à la Bourse.

Je m'abstiens aussi de vous parler de la clôture de la session du Corps législatif. Le discours de M. de Morny vous permettra d'ajouter vos commentaires à tous ceux qui se sont déjà produits pendant la session.

Je me contente de consigner, en passant, deux petits traits bien inoffensifs. On avait annoncé que M. Thiers devait prendre la parole, le dernier jour, et l'on attendait, avec une certaine impatience, l'arrivée de l'éminent orateur.

M. Thiers attendu s'est, enfin, montré. Malheureusement, il venait trop tard ; la séance venait d'être levée.

— Ah ! M. Thiers, lui a dit un de ses voisins, vous connaissez le proverbe : Ce n'est pas tout de se lever matin, il faut arriver à l'heure.

L'autre répartie qui vient de m'être signalée se rapporte à M. Darimon, le député de l'opposition qui a suivi la fortune politique de M. Emile Ollivier. Un représentant faisait remarquer la figure soucieuse et triste du député rédacteur de la *Presse*.

— Comment voulez-vous qu'il en soit autrement. Rappelez vous donc qu'il est sur la *montagne des Olliviers* !

Nous venons de traverser la grande semaine des courses, et la France vient de remporter une victoire, une grande victoire, qui réclame une place à part dans une revue. Le prix de Diane vient d'être gagné par Fille-de-l'Air, à M. Lagrange, et voici le derby de France qui sera bientôt de taille à lutter contre le derby d'Angleterre.

Ah ! le derby ! Ce n'est pas chez nous que nous pouvons savoir ce que ce mot contient de prestige, d'entraînement, de fièvre, d'irrésistible magie ! Importé en France, comme le Jockey-Club, le derby ne fut d'abord qu'une mode anglaise contre laquelle se roidissait l'esprit français. Aujourd'hui encore, en dépit des gros intérêts que le derby soulève, la lutte ardente de Chantilly n'est qu'un spectacle à pari, qui n'émotionne que le monde des courses et n'attaque en rien le cœur du pays.

Mais le derby d'Angleterre, le grand prix d'Epsom, que Blair-Athol vient de remporter cette année, il faut l'avoir vu pour se le représenter. Ce n'est pas une fête, ce n'est pas une lutte, c'est du délire !

La cour y va. Les Chambres ne siègent pas. Ministres, pairs, députés, tous sont là, perdus dans la fourmillière toujours grossissante. Lords, industriels, commerçants, fermiers, ouvriers, tous arrivent par masses. Chaque minute verse sur l'hippodrome des

flots d'assistants. La liste des chevaux circule, la cote des paris est criée, débattue comme le cours des consolidés. C'est la tour de Babel. Et la foule grossit toujours, et sa voix assourdissante remplit la tête comme un carillon sans fin.

Les chevaux! Voilà les chevaux! Les cœurs battent, les poitrines se dilatent; les galops d'essai de chaque coureur sont applaudis par ses partisans, raillés par ses détracteurs. Attention! Les chevaux s'alignent; on va donner le signal. Les yeux, les mains sont tendus vers un point unique. Plus un mot; silence profond! Tout un peuple est là, bouche béante, ému, tremblant de crainte, de joie, d'espérance!

Le signal est donné! Cinquante chevaux partent comme un trait. Cela ne dure qu'une minute; mais quelle minute! La vie de l'Angleterre palpite dans cette minute suprême. La Grèce a pu avoir ses jeux olympiques; Rome a pu avoir les pompes du Capitole; le moyen âge a pu avoir ses tournois; mais jamais spectacle n'a condensé en une minute aussi fiévreuse, la palpitation de tout un grand peuple!

Le vainqueur est proclamé! Ah! quels hurrahs! Des hurrahs anglais, c'est tout dire. Des millions sont perdus et gagnés. L'immense hippodrome a été franchi en deux minutes vingt secondes. C'est cinq minutes de moins que l'année précédente. L'Angleterre est dière, l'Angleterre est heureuse, l'Angleterre est grande! *Rule Britannia!*

Pendant que la conférence de Londres s'efforce de ramener la paix au nord de l'Europe, le génie des inventions s'exerce à perfectionner les moyens de destruction à l'usage de la guerre.

Un des plus grands fabricants de capsules de Paris, M. Gevelot, dont le nom est connu de tous les chasseurs, exécute des modèles de fusils destinés à l'armée, auxquels on pourrait, sans exagération donner le nom de machines infernales. A la crosse du fusil, à 50 centimètres au-dessus de la sous-garde, s'attache un pistolet revolver à six coups, que le soldat peut tirer de la main gauche, même en croisant la baïonnette. Cette arme complexe, dont l'idée est aussi simple qu'originale, sexuple la force de l'homme à petite distance. Un de nos amis, témoins des essais, nous écrit que le fusil avec revolver, est destiné à changer toutes les conditions de la guerre.

AVIS.

Le Maire de la ville informe le public, que les Sieurs Joseph Castelano et Joseph Govone, demeurant à Monaco, ayant demandé l'autorisation de construire dans la propriété de la Condamine, au port de Monaco, deux fours à boulangerie, l'un sur un terrain situé près la ruelle dite des bateaux, appartenant aux héritiers Devissi, et l'autre sur un terrain appartenant au dit Sieur Govone, situé du côté de la fontaine au bas du chemin de la Turbie, il sera procédé à une enquête de *commodo et incommodo* relative aux constructions des dits fours.

En conséquence, les plans de ces constructions resteront déposés à compter de ce jour jusqu'au 12 juin courant inclusivement, au secrétariat de la

mairie où les personnes intéressées pourront en prendre connaissance et consigner les observations qu'elles auraient à faire.

Passé le délai ci-dessus il sera statué sur les demandes des Sieurs Castelano et Govone sans avoir égard aux réclamations ultérieures.

Fait à Monaco, le 2 juin 1864.

Pour le Maire,
TH. BELLANDO *adjoint.*

Il n'y a pas dans la presse pittoresque à bon marché, de journal plus complet, plus varié, plus intéressant que le *Voleur illustré*, écho universel de la presse.

Le *Voleur illustré* ne sacrifie pas exclusivement au roman, comme les autres publications du même genre. Chaque numéro, composé de 16 pages à 3 colonnes (150,000 lettres environ), contient, outre le roman, des nouvelles, des articles historiques, des voyages, des esquisses de mœurs, des biographies contemporaines, etc. L'actualité tient une grande place dans ce recueil: une notable portion est consacrée aux théâtres, tribunaux, anecdotes, courriers de Paris, gazette pour rire, etc., etc.

L'illustration, dont l'actualité fait en grande partie les frais, se compose de scènes, vues, portraits inspirés par les événements et les hommes du jour, modes, rébus, musique, etc., sans parler des gravures qui mettent en relief les principales situations de chaque roman.

Le prix du journal le *Voleur*, qui paraît le jeudi de chaque semaine, par 16 pages in-4°, dont 4 pages d'illustrations, n'est que de 8 fr. par an, et 4 fr. 50 par semestre pour les départements. Tous les six mois, table et couverture.

On s'abonne à partir du 1^{er} de chaque mois. L'abonné reçoit, en souscrivant, une prime gratuite, le TRÉSOR DU FOYER, *encyclopédie domestique*, 1 volume de près de 200 pages. Cette publication, très-précieuse pour les ménages, s'enrichit tous les ans d'un nouveau volume, pareillement délivré gratis aux abonnés. Pour la recevoir franco à domicile, envoyer, en sus du prix d'abonnement, un timbre de 20 centimes.

Bureaux du journal le *VOLEUR*, rue Coquillière, 40 à Paris.

La collection complète du *Voleur*, du 1^{er} novembre 1856 au 1^{er} mai 1864, formant 15 volumes de 400 pages, illustrés de plus de 2,500 gravures, plus l'abonnement courant, du 1^{er} mai 1864 au 31 octobre 1864, ne coûte, rendu à domicile, que QUARANTE FRANCS.

(France). TIRAGE, irrévocablement JUIN.
(Rapproché en JUIN par ARRÊTÉ PRÉFECTORAL.)

LOTÉRIE MOBILIÈRE,

TIRAGE DE 360 LOTS ET DU GROS
LOT DE 100,000 FRANCS POUR 25 c.,
et mise en vente, aujourd'hui, dans toute la France, des billets à 25 c. d'une Nouvelle Grande Loterie — très-intéressante: — elle a pour titre:

**LOTÉRIE DES ENFANTS PAUVRES,
INFIRMES ET INCURABLES.**

Elle est très-importante: 603 lots en espèce, Capital, QUINZE CENT MILLE FRANCS. — (Lots de 150,000 fr. — 10,000 fr., — 5,000 fr., etc.)

Jusqu'à dimanche 12 juin, billets à 25 c. de la MOBILIÈRE (*tirage juin*), — et billets de la Grande Loterie des ENFANTS PAUVRES, chez tous les libraires et débitants de tabac (dans toute la France).

On peut aussi adresser (en mandat de poste ou en tim-

bres-poste) au Directeur du BUREAU-EXACTITUDE, 68, rue Rivoli, Paris, CINQ francs pour recevoir VINGT billets assortis de ces deux Grandes Loteries. — On participera aux chances de gain des 974 lots, — parmi lesquels sont les lots de 5,000 fr., — 10,000, 100,000, — et 150,000 fr.

Le cinquième numéro du MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION, publié par la maison Hetzel, contient: *Les Serviteurs de l'estomac*, par Jean Macé; — *la Princesse Ilsée*, par Stahl; — *le Relais* (fable), par Louis Ratisbonne; — *les Aventures du capitaine Hatteras*, par Jules Verne; — *les Petites sœurs*, par un Papa; — *l'Oie rouge*, par A. Genevray; — *la Révolte des fleurs*, par Stahl; — *le Nouveau Robinson Suisse*, par E. Muller, avec de nombreuses vignettes par Froment, Frœlich, Moulinet, De Montaut et Yan' Dargent. — Le n° 50^{es}, l'Abonnement pour un an, 12 fr. Pour les D^{es}, 14 fr.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 2 Mai au 3 Juin 1864.

NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	m. d.
ID. id. id. id.	id.
FINALE. b. <i>Assomption</i> , c. Bosio,	id.
VINTIMILLE. b. <i>Solferino</i> , c. Sibono,	chevrons
MENTON. b. <i>Miséricorde</i> , c. Lamberti	vin
GÈNES. b. <i>Conception</i> , c. Saissi,	m. d.
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.
ID. b. <i>Sylphide</i> , c. Corrax,	id.

Départs du 28 Mai au 3 Juin 1864.

NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
ID. id. id. id.	id.
ID. b. <i>Assomption</i> , c. Bosio,	m. d.
ID. <i>Solferino</i> , c. Sibono,	en lest
CERIALE. b. <i>Miséricorde</i> c. Lamberti,	vin
MENTON. b. <i>Conception</i> , c. Saissi,	m. d.
ID. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
MENTON. b. <i>Sylphide</i> , c. Corrax.	m. d.

Bulletin Météorologique du 29 Mai au 4 Juin 1864.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉ- RIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
29 Mai	19	22 5/10	24	beau	nul.
30	20	24	25	id.	id.
31	19	20	23	id.	id.
1 ^{er} juin	19	22	25	id.	vent.
2	18	19	18	pluie	nul.
3	19	23	23	beau	id.
4	19	24	24	id.	id.

La *Monographie des Hémorrhoides*, par le docteur A. LEBEL, opère aujourd'hui une véritable révolution dans la presse médicale. Il n'est question que de guérisons bien authentiques d'une maladie réputée incurable. — 1 vol. in-8° pour 4 fr., à Paris, 14, rue de l'Echiquier. (Consultations). (16)

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT à 8 heures du soir dans la salle de bal.

Blanchissage & Racommodage à neuf de Dentelles

Rue de l'Église, 7.

MONACO 1864. — Imprimerie du Journal de Monaco

PLUS DE CHEVEUX BLANCS
MELANOGENE
De DICQUEMARE AINÉ, de ROUEN.
Pour teindre à la MINUTE EN TOUTES NUANCES les cheveux et la barbe, sans danger pour la PEAU et sans aucune ODEUR. Cette Teinture est SUPÉRIEURE A TOUTES CELLES EMPLOYÉES JUSQU'A CE JOUR.
Prix: 8, 12 et 15 fr. — Fabrique à Rouen, rue St-Nicolas, 39. — A Paris, chez M. LEGRAND, parfumeur, 207, rue St-Honoré.

GRAND HOTEL DE PARIS
Cet Hôtel, situé à proximité du Casino est organisé sur le modèle du GRAND HOTEL du boulevard des Capucines, à Paris, contient des appartements somptueux et confortables. C'est, sans contredit, l'un des premiers établissements de la Méditerranée. — Cuisine française. — Service à la carte.

BAINS DE MER DE MONACO. — GRAND & VASTE ÉTABLISSEMENT SITUÉ SUR LE PORT.

BAINS CHAUDS ET BAINS FROIDS.

La maison des Bains, située sur le port, offre aux familles étrangères la cure la plus complète par l'HYDROTHERAPIE, à l'eau douce et à l'eau de mer. La température, toujours élevée et tiède à Monaco, est la même pendant l'hiver que celle de Paris dans le mois de juin et de juillet. Vaste et magnifique Casino, récemment élevé en face de la mer. MM. les étrangers y trouvent, pendant toute l'année, les distractions et les agréments des Bains d'Allemagne, tels que Hombourg, Ems et Baden-Baden.
SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE, DE BILLARD ET DE BAL. — CONCERT CHAQUE JOUR, l'après-midi et le soir, dans la grande salle de bal. — Hôtels, Villas et maisons meublées: prix modérés. — Station télégraphique. — On se rend de PARIS à MONACO en 24 h.; — de LYON, en 15 h.; — de MARSEILLE, en 8 h., par le chemin de fer de la Méditerranée en passant par Nice. — Trajet de Nice à Monaco en 1 h., par un service permanent de bateaux à vapeur.
SERVICE RÉGULIER EN VOITURE: bureaux à Nice, boulevard du Pont-Neuf; à Monaco, place du Palais.